

L'ASIE MINEURE DES GÉOGRAPHES ALLEMANDS AU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE : LE PROJET SCIENTIFIQUE DE CARL RITTER¹

SÉGOLÈNE DÉBARRE²

La présence de voyageurs dans l'Empire ottoman est ancienne et ne date pas du XIX^e siècle (Yérasimos 1991). La spécificité du début du XIX^e siècle, des années 1830 en particulier, c'est de correspondre à la mise en place d'un réseau d'échange et de correspondance via les Sociétés de géographie qui sont fondées à Paris (1821), Berlin (1828) et Londres (1829). Ce moment d'institutionnalisation de la géographie repose en effet sur un partage des tâches entre géographes de cabinet et voyageurs (Surun 2006 : 128) : des instructions précises sont données aux voyageurs, les réseaux de circulation de l'information se structurent tout au long du siècle et les données collectées sur le terrain sont soumises à des procédures de validation au sein des sociétés de géographie.

Si ce système d'interactions se retrouve dans chacune des sociétés de géographie, il se révèle inégalement efficace selon les moments et les régions du globe. En Asie Mineure, l'activité de la *Gesellschaft für Erdkunde*, la société de géographie de Berlin, apparaît particulièrement féconde dès le début des années 1840, au moment où commence à se faire sentir l'influence allemande dans l'Empire Ottoman (Ortayli 1998 : 48) et où émerge un « rêve de l'Orient allemand » (Fuhrmann 2006 : 23). Dès le milieu du siècle, la production

¹ Cet article est le fruit de recherches menées dans les archives de la société de géographie de Paris, les archives de la *Gesellschaft für Erdkunde* (Berlin) et les fonds cartographiques de l'I.F.E.A. à Istanbul. Elles s'inscrivent dans le cadre d'un Doctorat en Histoire de la Géographie sous la direction du Professeur Jean-Louis Tissier (UMR 8504, E.H.GO.) et ont bénéficié du soutien du Centre Marc Bloch à Berlin et de l'Institut Français d'Études Anatoliennes à Istanbul.

² Université de Paris I.

cartographique en langue allemande sur l'Asie Mineure distance celle de ses voisins français et anglais.

À cette époque, la science géographique tend à dépasser la tradition encyclopédique et érudite héritée des Lumières pour accorder au terrain une place plus importante. La réflexion sur l'usage du savoir géographique et notamment l'usage militaire se fait aussi plus prégnante (Blais, Laboulais 2006 : 32). À Berlin, Carl Ritter (1779-1859) est l'un de ceux qui donnent une impulsion décisive à la discipline. Enseignant parallèlement à l'Université et à l'École de Guerre générale (*Allgemeine Kriegsschule*), il joue un rôle décisif dans la structuration des réseaux d'information en Asie Mineure. Pourquoi cet investissement particulier dans une région du monde sous contrôle ottoman ? Quelle représentation de l'Asie Mineure est élaborée dans la production scientifique de Carl Ritter ? Quel rôle joue l'Antiquité dans l'attrait de cet « Orient allemand » ? Il s'agit ici de montrer la spécificité des travaux réalisés par l'École prussienne de Géographie dont Carl Ritter est un des principaux représentants.

Les élèves de Ritter en Asie Mineure : cartographe et inventeur d'une région

Militaires et géographes : les réseaux de Carl Ritter

Carl Ritter joue un rôle bien particulier dans l'École de géographie prussienne (Engelmann 1983 : 10-24) car il enseigne dans deux des plus prestigieuses institutions de l'époque, l'Université Humboldt de Berlin et l'École de Guerre générale. À l'Université, il est nommé professeur titulaire la chaire de Géographie historique en 1825 et exerce jusqu'à sa mort, en 1859. À l'École de Guerre, il enseigne quatre heures par semaine de 1820 à 1853 la Géographie générale et la Géographie de l'Europe, deux matières utiles aux militaires. Il bénéficie de ce fait pour ses recherches d'un double réseau de correspondants, civils et militaires. Ce réseau lui est d'autant plus précieux qu'il a entrepris dès 1817 un projet encyclopédique de grande ampleur : rédiger une *Géographie générale comparée de l'ensemble des continents explorés* (*Die Erdkunde*, 1ère édition, 1817-1818, 2e édition, 1822-1859). Œuvre inachevée, *Die Erdkunde* comporte dix-neuf volumes consacrés aux continents africain et asiatique. Un an avant la mort de Ritter, paraissent les deux derniers volumes du continent asiatique sous le titre « Asie Mineure ».

Ritter avait une attirance particulière pour cette région du monde. Fêré d'antiquité classique comme nombre de ses contemporains, il transmet à ses élèves son intérêt pour la géographie historique, les incitant à voyager au Proche-Orient. Si Von Moltke, Fischer et Von Vincke, ses élèves à l'École de Guerre générale, semblent être partis de leur propre fait, profitant de congés pour effectuer un voyage en Orient (Wallach 1976 : 18), Heinrich Kiepert, son élève de 1836 à 1840 à l'Université de Berlin, bénéficie lui d'un soutien direct de sa part. Si l'on en croit les écrits de Joseph Partsch, collègue et biographe de Kiepert, les travaux effectués par Kiepert sont « intentionnellement rapportés pour servir de matière à l'Asie de Ritter » (Partsch 1901 : 10) et Kiepert tient Ritter au courant de l'avancée de son voyage par une série de lettres au début de l'année 1842 ; En septembre 1841, il séjourne dans la région de Bursa puis se rend à Smyrne. Atteint de malaria, il est contraint de rester chez des parents à lui aux Dardanelles au cours de l'hiver 1841-1842. De mars à juin, il longe la côte égéenne de Troie à Smyrne. Il est de retour en Allemagne en Août 1842

Sur le terrain, Heinrich Kiepert collabore avec le philologue A. Schönborn et le naturaliste H. Löw et rencontre les militaires prussiens présents sur place. La tradition de pluridisciplinarité héritée des expéditions scientifiques du XVIIIe siècle perdure dans cette première moitié du XIXe siècle comme en témoigne aussi l'Expédition scientifique de l'Algérie (1839-1842), exactement contemporaine du voyage de Kiepert. Mais est-on en droit de rapprocher deux missions d'une ampleur aussi inégale ? Six ou sept protagonistes (en incluant les officiers de la mission Moltke) et un volume publié en 1854 sur l'Asie Mineure ; une trentaine de membres et trente-sept volumes publiés pour l'Expédition scientifique de l'Algérie (Nordman 2006 : 240-242). Le rapprochement souligne un fait : l'inégale implication étatique dans les expéditions scientifiques. Alors que le ministère de la Guerre français dirige les opérations de la commission scientifique d'une Algérie tout juste colonisée, la Prusse n'apporte pas de soutien direct aux savants présents dans l'Empire ottoman. Comme le rappelle Malte Fuhrmann, c'est avec ses fonds personnels que Carl Humann, ami de Kiepert, commence, en 1867, les fouilles du site de Pergame et « un tel engagement privé pour les ruines de l'Anatolie occidentale n'était en rien exceptionnel » (Fuhrmann 2006 : 88). Il faut attendre la fin des années 1870 pour que cette situation change et que l'Allemagne apporte un soutien direct aux expéditions scientifiques.

Au regard du caractère plus « artisanal » des recherches prussiennes en Asie Mineure, la qualité des travaux effectués est non négligeable. En 1854, Heinrich Kiepert publie en effet une carte de l'Asie Mineure en 6 feuillets qui sert de référence pendant plusieurs décennies. Elle est accompagnée d'un mémoire qui regroupe des contributions de Von Moltke, Fischer et Von Vincke.

Cartographeur l'Asie Mineure

Les cartes de Kiepert eurent immédiatement un succès immense. En 1861, le guide Joanne note ainsi :

« La Turquie d'Asie a été dressée d'après la grande carte de Kiepert (*Karte der Klein-Asien*, Berlin 1844, en 6 feuilles), chef-d'œuvre aussi indispensable au voyageur en Asie que la carte de l'État-major français en Grèce » (Joanne A., Isambert E., 1861, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, Hachette).

La première version de la carte d'Asie Mineure de Kiepert au 1/1 000 000 est publiée en 1844, remaniée en 1854. Elle prend pour base le tracé des côtes par les amirautés russe, anglaise, française et autrichienne. Sur ce canevas géodésique, Kiepert ajoute ses propres relevés topographiques et ceux de divers voyageurs. Kiepert brouille de ce fait les frontières entre géographe de cabinet et géographe de terrain, entre explorateur et compilateur. En étudiant attentivement la carte d'Arménie, du Kurdistan et d'Azerbaïdjan (1852-1855, publiée en 1858), qui complète à l'est la carte d'Asie Mineure, on remarque d'ailleurs que Kiepert a tracé plusieurs des itinéraires utilisés. Dans la région d'Urfa par exemple, on peut suivre le parcours de Lynch (1835), de von Moltke (1838-1839) et de William Ainsworth (1838-1840).

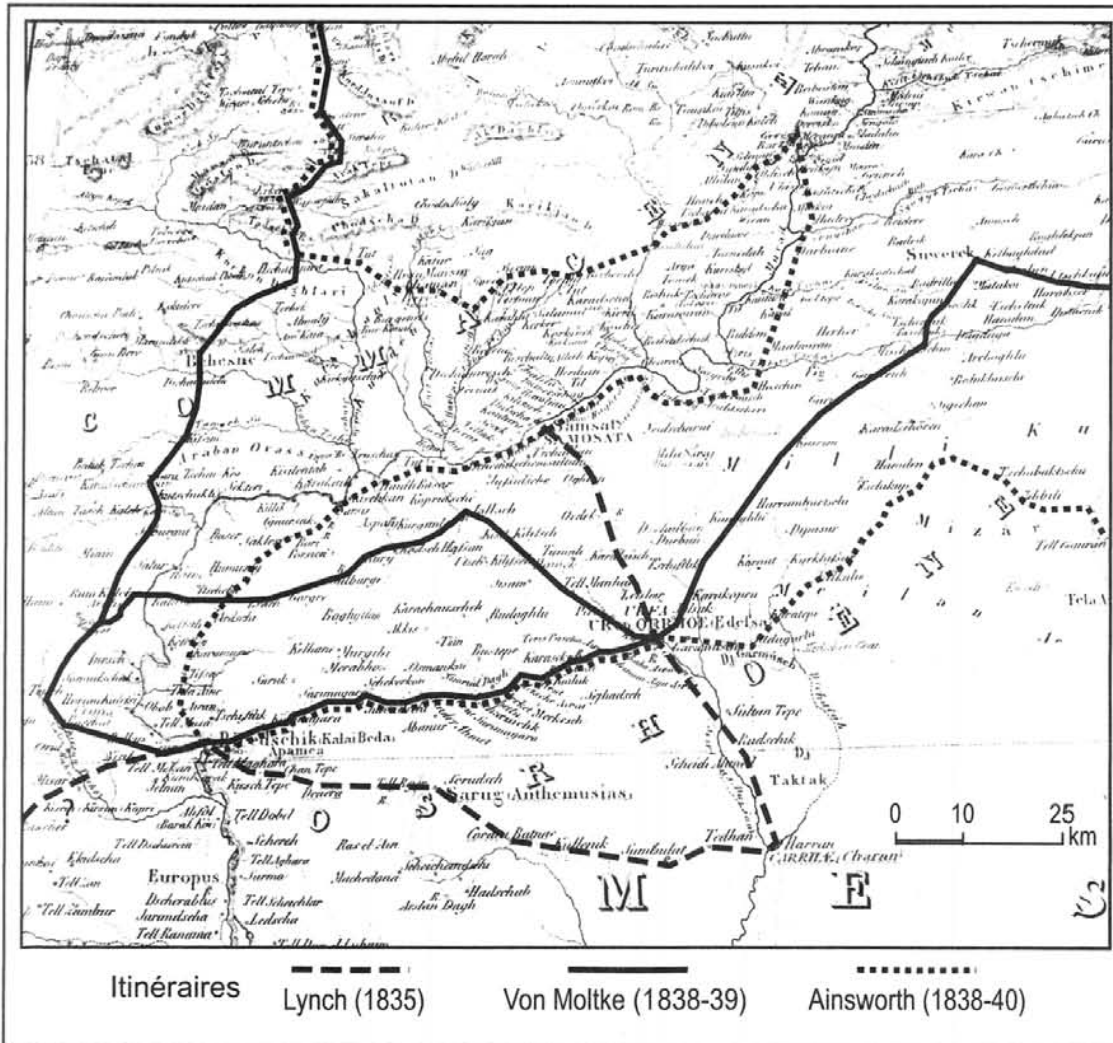


Fig. 1 : Itinéraires de voyageurs dans la région d'Urfa, in Kiepert H., 1852-1855, *Carte d'Arménie, du Kurdistan et d'Azerbaïdjan*, 1:1 000 000, Berlin, Schropp 1858 (fonds : I.F.E.A.)

La carte dans son ensemble est donc le résultat d'une synthèse d'itinéraires entrelacés que les voyageurs publiaient le plus souvent sous forme de carte accompagnant leur récit. Outre ce travail de synthèse topographique, Kiepert réalise une étude détaillée de la toponymie locale. Grâce à sa maîtrise des langues anciennes, de l'ottoman et plus tard, de l'arabe, du persan et de l'arménien, il propose généralement au moins deux traductions pour une localité donnée : le lac de Van est par exemple le Wân Göl ottoman, le Dzow-Wanai (ou Dzow-aghthamarai) arménien et le lac Thospitis des Grecs anciens. Cette recherche toponymique doit s'effectuer autant dans les textes

anciens que sur le terrain, en interrogeant la population autochtone. Parmi les consignes qu'il donne aux voyageurs-géographes, Kiepert écrit ainsi :

« Précisez avec certitude la toponymie, lorsque vous entendez des langues qui ne sont pas familières au voyageur, en interrogeant plusieurs témoins et en particulier, dans la mesure où il s'agit d'une langue écrite, en faisant calligraphier [le toponyme] dans la langue nationale par des indigènes éduqués : Là où cette écriture (par exemple l'arabe) donne est essentiellement à un squelette consonantique et cela d'une précision difficilement saisissable par des oreilles européennes, il faut consacrer ses forces à la compréhension des voyelles non écrites par une écoute d'autant plus scrupuleuse » (Kiepert 1875 : 40).

Comme beaucoup de ses contemporains, Kiepert considérait que la toponymie était un support essentiel à la localisation des restes archéologiques. Cela venait d'une part de sa formation universitaire « classique » en archéologie, en philologie et en histoire. Les restes archéologiques sous l'indication « ruines » [*Ruine*] sont ainsi mentionnés sur la plupart de ses cartes. Cela venait d'autre part des travaux de Robinson et Smith, deux missionnaires américains qui avaient entrepris en 1838 une investigation locale de la toponymie biblique, confrontant sur place la nomenclature des localités de la Terre Sainte mentionnées dans les Écritures, avec la toponymie arabe de la Palestine. Il ressortait de cette étude que la nomenclature de la Bible, en tant qu'elle pouvait être contrôlée par les indications anciennes de direction et de distances, s'était perpétuée à peu près sans exception dans les dénominations arabes. Kiepert connaissait bien ces travaux car il avait réalisé, à la demande des deux missionnaires, les cartes de la Palestine illustrant leurs recherches (Zögner 1999 : 44-61).

L'importance que Kiepert accorde au terrain dans la collecte des données fait de lui un géographe « de transition » entre la production cartographique de cabinet du XVIII^e siècle et la production cartographique de terrain qui domine à la fin du XIX^e siècle. Son souci de confronter toponymie antique et contemporaine se retrouve, lui, chez nombre de ses contemporains ; la redécouverte de l'Antiquité, des sites grecs, des lieux mythiques sont en effet souvent les principales motivations dans l'exploration de ces contrées.

Des travaux préparatoires à la Géographie de Carl Ritter

Le *Mémoire sur la carte d'Asie Mineure* que Kiepert publie à Berlin en 1854 s'inscrit dans la tradition de l'analyse critique de cartes nouvellement réalisées, héritée des géographes français du XVIIIe siècle: cette démarche n'a rien de surprenant chez celui que ses collègues surnommaient « notre nouveau d'Anville » (Zögner 1999 : 23). Mais la spécificité de ce travail est de servir de matériau préparatoire au 18e volume de la *Géographie* de Carl Ritter. Il regroupe les contributions de quatre anciens élèves de Ritter : von Vincke, Fischer, von Moltke et Kiepert lui-même ; von Moltke décrit « Le littoral du Nord et le plateau d'Asie Mineure, le Taurus, l'Euphrate et le Tigre, et le désert de Mésopotamie et le Kurdistan », Fischer : « L'Asie mineure du Nord et du milieu, Karaman, Le Taurus et Itsch-Ili ». von Vincke : « L'Asie mineure du Nord jusqu'à Angora, La région du cours moyen du Kizil-Irmak, l'Anti-taurus et le Tochma Su » et Kiepert : « Les régions côtières occidentales d'Asie Mineure ».

Les textes reprennent tous la même structure, exposant d'abord les données du relief, puis l'hydrologie et enfin l'habitat. On retrouve dans la *Géographie* de Carl Ritter une organisation similaire : ainsi le premier volume consacré à l'« Asie Mineure » s'ouvre sur un « aperçu général des formes du relief » [Chapitre 1. *Allgemeine Uebersicht der plastischen Gestaltungen*] suivi des « grands cours d'eau d'Asie Mineure avec leurs bassins fluviaux » [Chapitre 2. *Die grossen Landströme Klein-Asiens mit ihren Stromgebieten*]. Cette structuration reflète l'importance du déterminisme dans la géographie de Ritter et de ses élèves : les données physiques (orographie et hydrographie) conditionnent l'organisation des sociétés humaines. Le déterminisme de Ritter n'est cependant pas un déterminisme mécaniste : « la liberté de l'homme réside dans la recherche et la compréhension de la place qui lui est dévolue dans le Tout et dans sa participation à son développement afin de préserver l'originalité qui lui a été donnée » (Nicolas-Obadia 1974 : 10).

Héritée de Platon et en accord avec la pensée de Schelling, la théorie des Formes [*Gestalt, Form*] est le point de départ de l'analyse géographique de Ritter. La forme des continents qui leur est propre exprime leur essence éternelle :

« C'est précisément par sa forme et sa position que dès l'origine chaque continent, véritable membre de l'organisme planétaire, reçoit en partage un rôle spécifique dans l'ensemble du développement universel » (Ritter cité par Nicolas-Obadia 1974 : 12).

Le « rôle spécifique » de l'Asie Mineure est ainsi, selon Ritter, de servir de pont entre l'Orient et l'Occident :

« Aucune symbolique n'aurait pu indiquer plus judicieusement ce que le relief naturel local a lui-même exprimé depuis la création de notre globe terrestre à travers des formes [*Formen*] riches de sens (...) : elle [la péninsule d'Asie Mineure] devait servir de pont aux peuples et aux civilisations de l'un des grands continents à un autre et par-dessus tout, produire une compensation des antagonismes naturels et de leurs extrêmes, de l'Orient et de l'Occident, et frayer des chemins de part et d'autres à travers les âges » (Ritter 1858 : 5).

Il revient donc au géographe de découper et de poser les limites des contrées étudiées pour définir les formes du relief terrestre. La péninsule d'Asie Mineure, extrême occident du continent asiatique, doit s'appuyer sur des limites naturelles. La question des « frontières » et les choix de découpages spatiaux sont donc un préalable au travail géographique tel que le conçoit Carl Ritter.

Du terrain au cabinet : l' « Asie Mineure » dans la *Géographie* de Carl Ritter

Définir les limites de l'Asie Mineure

Où s'arrête l'Asie Mineure ? Au Nord, à l'Ouest et au Sud, la péninsule est délimitée par des espaces maritimes. À l'Est en revanche, le tracé de la frontière terrestre pose un problème géographique révélateur des débats scientifiques de l'époque.

Depuis le milieu du XVIII^e siècle, le but assigné à la Géographie n'est plus d'indiquer les frontières des États selon des limites « politiques » mais « d'après les lignes éternelles, que la nature même a tracées par les fleuves, les montagnes, les mers » (Gatterer 1773 *in*

Garner 2005 : 97). Le classement des régions terrestres passe par la délimitation de leurs frontières naturelles : bassins hydrographiques et chaînes de montagnes sont les objets d'études que le géographe doit privilégier. Ensembles ils forment la « charpente du globe » définie par Philippe Buache en 1728. Trouver des lignes de séparation « naturelles » et « éternelles », des frontières déterminées *a priori*, tel est bien le projet scientifique qui guide Carl Ritter dans l'écriture de sa *Géographie*.

Si les chaînes de montagnes servent de support aux frontières naturelles, ce sont les lignes de partage des eaux [(*die Wasserscheiden*)] qui forment pour lui les véritables lignes de séparation. L'Anti-Taurus comme « frontière continentale orientale de la péninsule d'Asie Mineure » (Ritter 1958: 11) n'est qu'une définition « approximative » de la frontière naturelle :

« Les chaînes de montagnes dans cette étendue diagonale (...) indiquent selon notre manière de considérer les choses, la frontière orientale approximative de la péninsule la plus conforme à la nature [*die naturgemässeste östliche ungefähre Begrenzung der Halbinsel*] entre deux mers, la baie maritime du Lazistan à Batum à l'embouchure du Tchoruk au Nord, jusqu'à l'angle intérieur du Golfe d'Alexandrette (Issicus Sinus) au Sud. Une frontière approximative, disons-nous, car ici aucune ligne naturelle absolue, ni graduelle ni fixée arbitrairement en courbe selon un point de vue politique ne pourrait être mesurée, et c'est seulement l'usage historique constamment changeant chez différents auteurs et à différentes époques dans les écrits géographiques ou historiques qui pourrait servir de norme. De même, aucun motif de division ethnographique pas plus que politique ne pourrait être ici invoqué, car de tout temps, les hordes de peuples nomades, comme aujourd'hui les hordes de brigands, Turkomans, Kurdes et Avscharen, avec leurs campements de toutes sortes, ont franchi, par leurs allées et venues, ces dispositions frontalières toujours changeantes » (Ritter 1858 : 9-10).

L'Anti-Taurus n'est donc pas une « ligne naturelle absolue » et si cette limite a pu correspondre à une frontière politique à certaines époques, elle n'a jamais été dans les faits une coupure pour les peuples

nomades habitant la région. Certes, les lignes de partage des eaux sont en partie liées aux massifs montagneux mais comme le rappelle Ritter, « en aucun cas elles ne décrivent les hauteurs des sommets les plus hauts » (Ritter 1858 : 52).

Pas plus que les chaînes de montagnes, les vallées fluviales ne sont pour Ritter des frontières naturelles. Il s'oppose ici à une conception de la frontière qu'il attribue aux géographes français de son époque :

« Les vallées fluviales ne sont aucunement des séparations naturelles mais bien la confluence de courants naturels et il s'agit seulement d'une lubie néo-franque et n'ayant rien d'historique, bien ancrée dans l'opinion égocentrique égoïste [*in der egoistischen Meinung*] et parvenue jusqu'à l'époque la plus récente, que de faire par exemple du Rhin, depuis sa source jusqu'à son embouchure, la frontière naturelle de la France (...la région française... est limitée à l'est par le Rhin depuis ses bouches jusqu'à ses sources), Theoph. Lavallée, *Géographie universelle de Malte-Brun etc.* Paris. 8. 1855, T. I. p. 546 » (Ritter 1858 : 10).

Rejetant les vallées fluviales comme frontières naturelles, Ritter écarte de ce fait autant le Kizil-Irmak que l'Euphrate comme limite orientale de l'Asie Mineure. Il rompt de ce fait avec une tradition issue de l'Antiquité, considérant l'Halys (nom grec du Kizil-Irmak) comme limite orientale de la péninsule. L'Halys joue en effet un rôle de fleuve-frontière dans l'Antiquité. Limite de l'Empire Perse, Hérodote le définit comme la limite entre l'Asie Mineure et l'Asie Supérieure ou Proche-Orient [(*Vorderasien*)]. Strabon, se référant à Hérodote, désigne par le terme « péninsule » toute la partie qui se trouve à l'ouest du fleuve. (Georgacas 1971).

En ce qui concerne l'Euphrate, Ritter le rejette explicitement :

« Le lit fluvial de la vallée de l'Euphrate ne peut pas plus servir de frontière orientale de l'Asie Mineure, même si parfois des régions particulières (comme par exemple la Cappadoce) semblent avoir étendu leurs frontières politiques pendant un certain temps jusque là-même (...) » (Ritter 1858 : 10-11).

Les critiques que Ritter adresse aux choix classiques de délimitation de la péninsule lui permettent de justifier sa démarche et son travail :

« Ce ne sont pas les profondeurs des vallées fluviales mais bien plus les origines et les sources des cours d'eau et leurs affluents des hauteurs des montagnes, c'est-à-dire les lignes de partage des eaux qui peuvent nous servir de fil directeur et de point de repère pour nous orienter dans le labyrinthe des grandes chaînes de montagnes; C'est par elles que nous arrive pour la première fois une compréhension générale nous permettant de nous mouvoir avec quelque certitude dans le détail des relations entre les régions, sans être incité par des appellations changeantes, hypothétiques, arbitrairement prises ou encore potitiques, à courir le risque de nous égarer d'une manière incompréhensible » (Ritter 1858 : 11).

Définir avec précisions des régions naturelles en s'appuyant sur les lignes de partage des eaux, telle est, pour Ritter, la manière la plus scientifique de traiter des faits géographiques. L'ensemble de son ouvrage est donc structuré autour des différents bassins hydrographiques de l'Asie Mineure. Ce postulat scientifique explique l'attention accordée au tracé des cours d'eau, si petits soient-ils, comme l'illustre la controverse sur le tracé du Melas.

L'erreur de Strabon : la controverse du Melas

Le Melas est un petit cours d'eau de Cappadoce prenant sa source aux environs de Kayseri (anciennement Césarée) et décrit par Strabon comme un affluent de l'Euphrate :

« Toutes les éditions de Strabon (XII. 538-539) ainsi que les manuscrits révisés récemment de manière critique, mentionnent que le Melas s'écoule vers l'Euphrate en direction de l'Est, soit directement à l'opposé du Samusak Su, vers Melitene » (Ritter 1858 : 59).

Camille Callier, ingénieur-géographe français, est le premier à s'élever contre cette affirmation : au retour de son voyage de recherche

en Asie Mineure, il rédige un article publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de Paris pour mentionner l'erreur géographique du texte de Strabon. Selon lui, le Melas (ou Kara-Su, soit « rivière noire » en ottoman, traduction directe du grec « Melas ») n'est pas un affluent de l'Euphrate mais bien de l'Halys (ou Kizil-Irmak) et s'écoule en direction de la mer Noire.

Pendant plusieurs années, le tracé du Melas fait l'objet de débats au sein de la Société de Géographie. Chaque voyageur présent sur le terrain reçoit pour instruction de vérifier les affirmations du géographe antique. Notons que le Melas est un cours d'eau de petite taille, dont le débit, déjà faible, est encore diminué par l'irrigation locale (Ritter 1858 : 59). On ne peut donc comprendre l'enjeu de la controverse qu'en prenant en compte d'une part le problème de la délimitation des frontières naturelles de l'Asie Mineure selon les lignes de partage des eaux (entre affluents de l'Euphrate et du Kizil-Irmak) et d'autre part la réticence des géographes du XIXe siècle à remettre en cause les textes de l'Antiquité.

Ainsi, Charles Texier, présent en Asie Mineure de 1833 à 1839, affirmait qu'il avait rencontré près de Césarée un cours d'eau s'écoulant d'ouest en est, et qui, selon lui, pouvait être le Melas de Strabon. Ce « voyageur habile » défendant « vivement l'exactitude du texte de Strabon » (Callier 1841: 40) montre bien que le voyage en Asie Mineure est l'occasion d'une confrontation avec le « grand » autre, l'Ancien, l'homme de l'Antiquité, admiré par tous les voyageurs. L'autorité intellectuelle des auteurs antiques rend difficile la lecture critique de leurs textes. Et ce n'est que progressivement que « la curiosité se substitue à l'auctoritas des textes anciens » (Nordman 2006 : 238).

Alors que Charles Texier croyait encore pouvoir justifier le point de vue de Strabon, Camille Callier en appelle à la « nécessité d'admettre que le texte de Strabon est inexact ». Et il ajoute, « en remplaçant le mot Euphrate par le mot Halys, on fait disparaître un contre-sens et une erreur géographique » (Callier 1841 : 40).

Lorsque Ritter publie les volumes de sa *Géographie* sur l'Asie Mineure, l'erreur du texte de Strabon est admise :

« Strabon était donc ici de toute évidence dans l'erreur » (Ritter 1858 : 59).

Ce qui ne l'empêche pas de faire allusion au débat antérieur :

« La justification précise des sources imprimées dans lesquelles nous avons puisé, nous a épargné la polémique par ailleurs nécessaire contre les erreurs des géographes précédents » (Ritter 1858 : XI).

La difficulté à remettre en cause les écrits classiques souligne l'influence qu'exerçait l'Antiquité sur les voyageurs du début du XIXe siècle. La fascination pour l'Antiquité (ou *arkhaiotreia*) était une motivation essentielle pour l'exploration de l'Asie Mineure. Cette fascination explique aussi le philhellénisme de beaucoup des voyageurs. Si Kiepert, par exemple, ne prend pas ouvertement fait et cause pour la Grande Idée (projet d'union de tous les Grecs dans seul État-nation avec Constantinople pour capitale et le monde grec de Strabon pour limites), il est néanmoins convaincu que l'avenir de la mer Egée appartient aux Grecs. Selon son biographe, Joseph Partsch :

« cela fut renforcé par son dernier voyage en Orient qui lui montra les éléments de la décadence intérieure de l'économie turque ainsi que l'aspiration populaire grecque à la réussite » (Partsch 1901 : 19-20).

Cette analyse est partagée par nombre de ses contemporains. L'idéalisation d'un âge d'Or antique va de pair avec la dépréciation d'une société ottomane jugée « décadente » et l'espoir d'un renouveau, voire d'une « résurrection » du sol anatolien grâce à l'influence gréco-germanique. Que le vocabulaire soit très fortement empreint de christianisme comme chez Ritter, ou non, l'analyse économique est toujours doublée d'un jugement moral. C'est la « dépravation » de l'Empire Ottoman qui explique son retard de développement et ce gaspillage est d'autant plus condamnable que la « Nature » (ou encore la « Providence » ou bien « Dieu ») avait richement doté ce territoire. Transparaît ici une représentation ambivalente de l'Orient, entre fascination et répulsion.

« *Un riche Eden* » : représentation de l'Orient ottoman

Ritter ne prend pas part aux publications, articles et pamphlets

qui se multiplient à partir des années 1830 dans l'Allemagne préimpériale en faveur d'une implantation de colonies sur le sol ottoman (Fuhrmann 2006: 43-44). Son projet scientifique, écrire une « Géographie générale comparée de l'ensemble des continents », ne se veut pas à finalité politique. Cherchant à promouvoir une géographie scientifique fondée sur une méthode claire, il critique la production géographique de son temps pour son manque de rigueur et son faible apport théorique. L'ouvrage de Ritter se veut ici une *geographica vera*, c'est-à-dire une géographie qui cherche à être « vraie » en s'appuyant sur un cadre spatial « naturel » et non administratif ou politique. Il ne s'agit donc pas ici d'une *eruditio utilis* nécessaire à la pratique politique (Nicolas-Obadia 1974 : 213).

On est donc loin, avec cette oeuvre, des écrits engagés en faveur d'un mouvement colonial. La place accordée à la géographie physique et à l'histoire antique ne laisse que peu d'espace à l'analyse de la société ottomane de l'époque. Néanmoins, quelques paragraphes suffisent pour dresser de l'Orient ottoman un tableau éloquent.

« Les abondantes moissons » dont parle Ritter (Ritter 1858 : IX) attestent de la présence d'un sol riche et fertile. Malte Fuhrmann a montré que l'image du sol fertile participe, dans l'imaginaire colonial, d'une érotisation du sol à conquérir (Fuhrmann 2006 : 40-41).

Reprenant le vocabulaire de la Croisade, Ritter condamne un gouvernement ottoman despotique (Ritter 1858: 8) incapable de faire fructifier ce que la Providence lui a donné. Le « pâle Croissant » est pour lui le signe même de cette décadence car il s'oppose par essence au « soleil matinal » signification première de l'« Orient » :

« (...) depuis plusieurs siècles, il [le sol] est laissé en friche et il est vrai qu'il n'apparaît pas [destiné] au progrès des peuples humains, depuis qu'en lieu et place du soleil du petit matin, seul le pâle croissant et sa demi-clarté éclairent ce sol naturellement pourvu de richesses inépuisables. Mais ce dernier va sans doute bientôt au devant d'une résurrection, puisqu'il ne fait aucun doute qu'un avenir rajeuni ne lui sera pas entièrement refusé par la volonté de Dieu » (Ritter 1858 : 9).

L'espoir d'une « résurrection » s'inscrit dans un motif chrétien traditionnel de Croisade. Ritter n'exprime pour autant pas ici de projet colonial concret, contrairement à certains de ces élèves qui, comme von

Moltke dans le journal d'Augsburg (*Augsburger Allgemeine Zeitung*), écrivent des articles pour encourager une implication active des États allemands dans la région (Fuhrmann 1858: 44).

L'idée d'abondance et de richesses naturelles font de ce lieu un « riche Eden » (Ritter 1858: 9) dégradé par la conquête musulmane. Cette analyse vaut pour l'ensemble des régions de l'Empire ottoman. Ce qui est spécifique à la péninsule anatolienne, c'est l'originalité de sa situation, à proximité des marchés européens et ouverte sur plusieurs façades maritimes.

Ritter, qui portait une très grande attention aux échanges entre les régions dans son analyse géographique, était conscient de cet atout :

« [reliée] par la mer Noire avec le monde scythe et slave au nord, par la mer de Syrie avec le monde syrien, phénicien et égyptien au sud, par la mer Egée avec le monde hellénique et européen à l'ouest ; Quelles relations variées et remarquables étaient accordées dès le berceau, à la péninsule, par sa position dans le monde ! » (Ritter 1858: 7).

L'expression d'une prédestination (sol « doué », situation donnée « dès le berceau ») est récurrente dans la pensée de Ritter. Elle est explicite dans le cas de l'Europe :

« L'Europe est le vaste prolongement de l'Asie Moyenne. (...) Cet individu terrestre fortement compartimenté qu'est l'Europe a donc pu connaître un développement harmonieux et unifié qui en a conditionné dès le départ le caractère civilisateur et a donné à l'harmonie des formes le pas sur la puissance de la matière. Le plus petit des continents était destiné à dominer les plus grands » (Ritter, *De l'organisation de l'espace à la surface du globe et de son rôle dans le cours de l'histoire*, discours prononcé le 1er avril 1850).

Ritter est décédé avant d'avoir pu commencer les volumes de sa *Géographie* consacrés à l'Europe. Ceux-ci devaient directement suivre les volumes 18 et 19 consacrés à l'Asie Mineure. L'ordre suivi par Ritter n'est pas anodin : décrire la Terre d'est en ouest était pour lui suivre l'ordre du progrès. S'il considérait la péninsule anatolienne comme un pont entre deux continents et plusieurs civilisations, ce passage était

explicitement « orienté » :

« Et là, ce point de vue panoramique s'impose avec d'autant plus de nécessité, puisque l'objet de la recherche, si l'on se réfère à sa situation géographique, est un élément décisif pour les différents destins que connaîtront les peuples, les amenant à sortir de l'état sauvage et à s'humaniser à l'endroit de la jonction entre deux continents, l'Asie et l'Europe, sur le pont passant de l'Orient à l'Occident. Cet objet [ce lieu] est resté, depuis les temps les plus reculés de la période troyano-hellénistique jusqu'aux troubles actuels, le théâtre d'un affrontement aux dimensions mondiales entre les serviteurs de la Croix et ceux du Croissant, mais il n'a pas dépassé la moitié du chemin le menant hors de l'état sauvage » (Ritter 1859: 4-5).

Le sens du progrès et du « développement des peuples », de leur « humanisation » et de leur « sortie de l'état sauvage » [*Entwilderung*] va de l'Orient vers l'Occident. Il y a donc une hiérarchie des continents chez Ritter fondée sur le postulat de la supériorité européenne. L'Europe est le continent où l'espèce humaine a atteint le stade de développement le plus élevé, et c'est ce plus haut degré de civilisation qui justifie son pouvoir de domination sur les autres continents. Si la structure d'ensemble de la *Géographie* repose sur ce principe hiérarchique simpliste, les analyses de détail sont souvent plus complexes. Elles laissent souvent place à un relativisme beaucoup plus grand. Dans son discours prononcé en 1850 sur *L'organisation de l'espace à la surface du globe et de son rôle dans le cours de l'histoire*, Ritter relativise ainsi le contraste entre l'Orient et l'Occident :

« Pour ce qui est du contraste Orient-Occident, les Chinois l'appréhendent à travers la notion de Si-Yu (c'est-à-dire l'Occident), les peuples du sanscrit à travers celles de Para (Prasier) et Apara, soit l'Orient authentique de l'Ancien Monde : celui du prêtre Jean et de Brahma qui surgissent des eaux comme le soleil. Plus à l'ouest, la même opposition réapparaît. Si les Grecs situaient l'Orient qu'ils appelaient Anatolie en Asie Centrale Mineure et l'Occident qu'ils appelaient Hespérie en Italie, les Romains les situaient respectivement dans les pays du Levant, en Espagne (Hespérie) et dans les îles Fortunées (Canaries). Les

Arabes enfin localisaient l'Occident en Afrique du nord (El Maghreb). Pour les européens, l'Occident se déplace à l'ouest en direction du Nouveau Monde. Mais les progrès des échanges commerciaux et culturels qui s'en sont suivis tendent à faire perdre son importance spatiale à cette opposition » (Ritter 1850 in Nicolas-Obadia 1974 : 177-178).

C'est là tout le paradoxe de l'analyse géographique de Ritter : d'un côté l'affirmation d'une « essence éternelle », d'un « rôle spécifique » de chacun des continents ; de l'autre, un refus de tout fixisme par l'étude des flux et des relations. Une tension, en quelque sorte, entre une théorie déterministe et finaliste à laquelle Ritter croit fermement et une observation de détail fine des faits géographiques. Et l'histoire, qui occupe une place si grande dans ses travaux, joue, quand elle n'est pas seulement objet d'érudition, un rôle lui aussi ambivalent, servant tantôt à justifier la destinée d'une contrée, tantôt à relativiser une situation donnée pour immuable. Il va sans dire que ces paradoxes et ces ambivalences jouent en faveur des thèses de l'auteur : supériorité européenne et destinée manifeste de l'évolution humaine sont alors démontrées. Ce qui invite à rappeler que même la « manière la plus scientifique de traiter les faits géographiques » à laquelle aspirait Ritter, laisse toujours une place à la subjectivité dans l'interprétation qui en est donnée.

Conclusion

Le projet scientifique de Carl Ritter en Asie Mineure permet de mettre en place un réseau de correspondants efficace et durable : la coopération étroite entre géographes et militaires facilitée par le maître perdure bien après sa mort. Heinrich Kiepert entretient ainsi jusqu'à la fin du XIXe siècle une correspondance avec les militaires allemands présents à Constantinople, l'engouement intellectuel pour la redécouverte de l'Antiquité au cœur de l'Empire ottoman laissant bientôt la place à une volonté de mainmise sur les ressources du territoire.

Si l'œuvre de Ritter n'est pas motivée par un projet politique ni, *a fortiori*, colonial, l'image qu'il donne de l'Asie Mineure comme région naturelle n'incite pas à une prise en compte de la souveraineté effective de l'Empire ottoman. Et l'incapacité soulignée de celui-ci à mettre en

valeur un sol pourtant « riche et fertile » laisse la porte ouverte à bien des convoitises. Bien que fidèle aux écrits du XVIII^e siècle par son ambition encyclopédique, l'œuvre de Ritter diffuse donc une vision de l'Asie Mineure qui se rapproche de celle des premiers écrits colonialistes de l'Allemagne pré-impériale.

Septembre 2007

BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes

- CALLIER C., 1841, « Du Melas en Cappadoce », *Bulletin de la Société de Géographie*, n° 91-96, pp. 39-54.
- KIEPERT H. (dir), 1854, *Memoir über die Construction der Karte von Kleinasien und Türkisch Armenien*, Berlin, Simon Schropp, 194 p.
- KIEPERT H., 1875, « Topographische Beobachtung und Zeichnung (Flying survey, Levée à coup d'œil) », in Neumayer G. *Anleitung zu wissenschaftlichen Beobachtungen auf Reisen. Mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Kaiserlichen Marine*, Berlin, Robert Oppenheim, pp. 39-48.
- PARTSCH J., 1901, "Heinrich Kiepert: ein Bild seines Lebens und seiner Arbeit", sonderabdruck aus der *Geographischen Zeitschrift*, Leipzig, 40 p.
- RITTER C., 1858, « Klein-Asien », *Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen : oder allgemeine vergleichende Geographie als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physikalischen und historischen Wissenschaften*, Th. 18, Berlin, G. Reimer, 1024 p.
- RITTER C., 1859, « Klein-Asien », *Die Erdkunde...*, Th. 19, Berlin, G. Reimer, 1200 p.

Références bibliographiques

- BLAIS H., LABOULAIS I. (dir), 2006, *Géographies Plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, l'Harmattan, 349 p.
- ENGELMANN G., 1983, *Die Hochschulgeographie in Preussen, 1810-1914*, Wiesbaden, F. Steiner, 184 p.
- FUHRMANN M., 2006, *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, Frankfurt/Main, Campus Verlag, 419 p.
- GARNER G., 2005, *État, économie, territoire en Allemagne. L'espace dans le caméralisme et l'économie politique 1740-1820*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 436 p.
- GEORGACAS D. J., 1971, *The Names for the Asia Minor Peninsula and a register of surviving Anatolian pre-turkish placenames*. Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 136 p.

- NICOLAS-OBADIA G. et D., 1974, *Introduction à la géographie générale comparée. Carl Ritter*, Paris, Les Belles Lettres, 253 p.
- NORDMAN D., 2006, « Les sciences historiques et géographiques dans l'exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860) » in *Géographies Plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, éd. Blais H. Laboulais I., Paris, l'Harmattan, pp. 235-253.
- ORTAYLI I., 1998, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Alman Nüfuzu*, Istanbul, İletişim Yayınları, 240 p.p ?
- SURUN I., 2006, « Les sociétés de géographies dans la première moitié du XIXe siècle », in *Géographies Plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, éd. Blais H. Laboulais I., Paris, l'Harmattan, pp. 113-130.
- WALLACH J.H., 1976, *Anatomie einer Militärhilfe. Die Preussisch-deutschen Militärmissionen in der Türkei 1835-1919*, Düsseldorf, Droste Verlag, 284 p.
- YÉRASIMOS S., 1991, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman du XIVE au XVIe siècle : bibliographie, itinéraires, inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la société turque d'histoire, 494 p.
- ZÖGNER L. (dir), 1999, *Antike Welten, neue Regionen: Heinrich Kiepert (1818-1899)*, Berlin, Staatsbibliothek, 197 p.